

Bibliomanie 2

Bibliographie et autre documentation

Jacques Lacan (1928-1950)

Articles psychiatriques. Aimée. Premiers écrits sur la paranoïa. Théorie sur la psychose

Index

Présentation	p. 3
I. Écrits psychiatriques de Jacques Lacan. 1928-1931	p. 6
J. Lévy-Valensi, P., Migault y J. Lacan: « Folies simultanées » (1931).....	p. 6
P. Lévy-Valensi, P. Migault y J. Lacan: « Écrits <i>inspirés</i> . Schizographie » (1931).....	p. 6
J. Lacan, « Structure des psychoses paranoïaques » (1931).....	p. 7
II. Le cas Aimée. Premiers écrits sur la paranoïa. 1932-1933	p. 10
A. La thèse de J. Lacan: <i>De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la réalité</i>	p. 10
B. J. Lacan: Premiers écrits sur la paranoïa (1933).....	p. 20
J. Lacan: « Le problème du style... » (1933).....	p. 20
J. Lacan: « Motifs du crime paranoïaque : Le crime des sœurs Papin » (1933)	p. 21
J. Lacan: « Exposé générale de nos travaux scientifiques » (1933).....	p. 21
III. Théorie sur la psychose: 1936-1946	p. 22
J. Lacan, « Le crime paranoïaque » (1935)	p. 22
J. Lacan, « Au-delà du ‘Principe de réalité » (1936).....	p. 22
J. Lacan, « Le stade du miroir » (1936/1949).....	p. 22
J. Lacan, « Les complexes familiaux dans la formation de l’individu » (1938).....	p. 23
J. Lacan, « L’agressivité en psychanalyse » (1948).....	p. 26
J. Lacan, « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie » (1950).....	p. 25

Présentation

1. De 1928 à 1931, Lacan écrit plusieurs textes sur la paranoïa où il mise sur les thèses constitutionnalistes de l'époque. On n'a choisi que trois d'entre eux : *Folies simultanées*, *Structure des psychoses paranoïaques* et *Écrits inspirés : Schizographie*, tous de 1931. Parmi les différentes psychoses, on trouve dans ces textes un intérêt déjà manifeste pour la paranoïa, tel que les citations choisies en témoignent. On note également d'autres questions qui seront toujours examinées par Lacan : le rapport du psychotique à l'Autre, ici encore exprimé en termes du milieu social ; la quête d'une structure des psychoses au-delà de leurs phénomènes ; l'intérêt pour les productions écrites de ces patients.

2. On retrouve ces intérêts dans sa thèse du doctorat en psychiatrie, *La psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, de 1932, le dit cas Aimée, dont on présente ensuite quelques références. Lacan mise déjà sur la psychogenèse, tel qu'il la reprendra plus tard dans le *Propos sur la causalité psychique (Bibliomanie I)*.

Encore loin de sa rencontre avec le structuralisme, Lacan s'intéresse dans sa thèse pour la structure de la personnalité, dont la genèse il situe en tension avec le milieu social. La biographie permet d'établir des relations de compréhension, à la manière de Jaspers, soit de sens, « qui ne manque pas de loi ». La personnalité est la forme dont le sujet raconte son histoire et dont il la sent affectivement, et elle se constitue également en une progression des propres images idéales.

La personnalité est délirante. D'une certaine façon, un délire est une emphase de ce que chacun porte en soi-même. Le point de vue de la paranoïa en continuité avec le développement de la personnalité s'oppose à celui qui considère que les phénomènes élémentaires marquent une discontinuité.

À la fin de décembre 1975, lorsque son thèse est finalement publiée, Lacan affirme dans son Séminaire que, s'il avait refusé de le faire depuis tant d'années, c'était parce que « la psychose paranoïaque et la personnalité n'ont comme telles pas de rapport, pour la simple raison que c'est la même chose » (leçon du 16 décembre 1975).

Cependant, déjà en 1966, lors de la publication de ses *Écrits*, Lacan s'était référé à celle-ci pour dire que, rétrospectivement, en examinant ses premiers travaux dans le champ de la psychanalyse, il ne pouvait pas s'empêcher de rappeler d'où il a fait son entrée. (« De nos antécédents », *Écrits*, pp. 65-66) À ce moment-là, il fait allusion à sa thèse et, après rendre hommage à Clérambault pour avoir approché le texte subjectif à l'analyse structurale de ce que la clinique française a fait, il pose que « singulièrement, mais nécessairement, il en fût amené à Freud ».

« La fidélité à l'enveloppe formelle du symptôme, qui est la vraie trace clinique dont nous prenons le goût, nous mena à cette limite où elle se rebrousse en effets de création. » Explorée par Lacan chez Aimée ainsi que dans certains textes tels que « Schizographie » ou « Problème de style » de 1933, cette limite entre symptôme et création traversera tout son enseignement. Ainsi, 50 ans après, il évoquera le premier lors de son Séminaire sur Joyce, afin de se demander « en quoi l'artifice peut-il viser expressément ce qui se présente d'abord comme symptôme ? », ou « en quoi l'art, l'artisanat peut-il déjouer ce qui s'impose du symptôme ? » (Séminaire 23, pp. 78 et 24 respectivement). Entre-temps, il est évident que plusieurs choses auront changées, telles que l'écriture et la notion même du symptôme. En 1976, celle-ci ne sera plus seulement son enveloppe signifiant mais aussi le noyau de jouissance non-dialectisable qu'il renferme, son inguérissable.

En 1976, dans son dernier écrit, Lacan fera encore allusion à Aimée (*Autres Écrits*, p. 571), en l'appelant « l'Aimée de mathèse ».

3. Pour rester sur sa thèse, Lacan souligne que son entrée dans la psychanalyse était faite par la rigueur d'argumentation que son écriture lui a exigée (tel que Jacques-Alain Miller note lors de la deuxième leçon de son cours *Donc*). En 1936, Lacan articulera sa thèse à la première formulation du stade du miroir, en donnant lieu à une théorie de la psychose qui sera déployée dans ses textes, jusqu'aux années 50.

Toutefois, en 1946, dans *Propos sur la causalité psychique* (non-publié jusqu'en 1950), Lacan déjà posait quelque chose de différent : la folie apparaît comme identification de l'être à la liberté. Dans ce texte, « en fait, il s'agit de la folie et non pas de la psychose, c'est-à-dire que la psychose apparaît comme une sous-classe, un sous-produit de la folie, d'une folie beaucoup plus fondamentale, d'une folie qui est au fond co-extensible à l'humanité », souligne Miller lors de sa leçon du 19 janvier 1994 de son cours *Donc*.

Cependant, la fonction de l'Idéal chez les psychoses, tel qu'elle apparaît là-bas, ne permet pas de penser ce qui sera développé après comme le passage du schème normal, le schème R, au schème transformé pour les psychoses, le schéma I, où l'Idéal du Moi a occupé la place de l'Autre. C'est ce qu'on présentera la prochaine fois.



**Jacques LACAN et Henri Ey, accompagnés
de Pierre Male, à Saint Anne en 1932.**

I. Écrits psychiatriques 1928-1931

J. Lévy-Valensi, P. Migault y J. Lacan: « Folies simultanées » (1931).

Présentation réalisée lors de la séance du 21 mai 1931 à la Société médico-psychologique, paru dans Annales médico-psychologiques, n° 1, 1931, pp. 483-490. Consultable en ligne sur le site:

<http://www.biusante.parisdescartes.fr/histoire/medica/resultats/index.php?p=6&cote=90152x1931x01&do=page>
[s](#)

Analyse de deux cas de délire à deux dans lesquels Lacan s'oppose à la doctrine classique de la « contagion mentale ».

J. Lévy-Valensi, P. Migault y J. Lacan: « Écrits inspirés : Schizographie » (1931).

Observation présentée à la Société médico-psychologique, séance du 12 novembre 1931, sous le titre de: « Troubles du langage écrit chez une paranoïaque présentant des éléments délirants du type paranoïde (schizographie) ». Paru initialement dans Annales Médico-Psychologiques, n° 5, déc. 1931, pp. 508-518.

Consultable en ligne sur le site :

<http://www.biusante.parisdescartes.fr/histoire/medica/resultats/index.php?cote=90152x1931x02&do=chapitre>

Paru ensuite dans J. Lacan, « Écrits « inspirés »»: Schizographie », De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité, Paris, Éditions du Seuil, 1975, pp. 365-382.

365

« Sous le titre de schizophasie, plusieurs auteurs ont mis en relief la haute valeur qui s'attache à certaines formes plus ou moins incohérentes du langage, non seulement comme symptômes de troubles profonds de la pensée, mais encore comme révélateurs de leur stade évolutif et de leur mécanisme intime. Dans certains cas, ces troubles ne se manifestent que dans le langage écrit. Nous tenterons seulement de montrer quelles matières ces écrits offrent à une étude précise des mécanismes psycho-pathologiques. Ceci, à propos d'un cas qui nous a semblé original ».

375-382

« Troubles verbaux ». « Troubles nominaux ». « Troubles grammaticaux ». « Troubles sémantiques ».

381

« Au terme de notre analyse [du cas], nous constatons qu'il est impossible d'isoler dans la conscience morbide le phénomène élémentaire [...] qui serait le noyau pathologique, auquel réagirait la personnalité demeurée normale. Le trouble mental n'est jamais isolé ».

« Dans ces états d'exaltation, les formulations conceptuelles, que ce soient celles du délire ou celles des textes écrits, non pas plus d'importance que les paroles interchangeableables d'une chanson à couplets. Loin qu'elle motivent la mélodie, c'est celle-ci qui les soutient, et légitime à l'occasion leur non-sens ».

J. Lacan, « Structure des psychoses paranoïques » (1931).

Cet article est paru dans La Semaine des Hôpitaux de Paris, n° 14, juillet 1931, pp. 437-445.

437

« La paranoïa tend à se confondre aujourd'hui avec une notion de caractère, qui incite, semble-t-il, à une déduction qu'on en pourrait tenter à partir du jeu psychologique normal.

C'est contre cette tendance que nous essaierons de grouper ici quelques réflexions. Nous le ferons en nous fondant sur la notion purement phénoménologique de la *structure* des états délirants. Cette notion nous semble critique ».

« On y saisit, en effet, la discontinuité d'avec la psychologie normale, et la discontinuité entre eux, de ces états qu'avec le professeur Claude, qui les a de nouveau rapprochés des états paranoïdes pour les mieux définir, nous désignons du nom de psychoses paranoïques ».

438

« La constitution paranoïaque se caractérise certainement :

— par des attitudes foncières du sujet à l'égard du monde extérieur;

— par des blocs idéiques dont les déviations spécifiques ont pu donner à certains auteurs l'idée d'une sorte de néoplasie ou de dysgénésie intellectuelle ;

— enfin par des réactions du milieu social qui n'en donnent point une image moins fidèle ».

438

« On a décrit quatre signes cardinaux que nous reprendrons : I. Surestimation pathologique de soi [...] II. Méfiance [...]. III. Fausseté du jugement [...]. IV. Inadaptabilité sociale ».

439

« Le délire d'interprétation, magistralement décrit par Sérieux et Capgras, c'est la seconde variété délirante que nous rencontrons parmi les syndromes paranoïques ».

440

« Le délire d'interprétation est un délire du palier, de la rue, du forum. Ces interprétations sont *multiples, extensives, répétées* ».

« Le point essentiel de la structure délirante nous paraît être celui-ci : l'interprétation est faite d'une série de *données primaires* quasi intuitives, quasi - obsessionnelles, que n'ordonne primitivement, ni par sélection ni par groupement, aucune organisation raisonnante ».

« C'est à partir de ces spécifiques « *données immédiates* » que force est à la faculté dialectique d'entrer en jeu ». [...] Ce n'est point sans peine qu'elle organise ce délire et il semble qu'elle le subisse bien plus qu'elle ne le construise ».

440

« Malgré l'insistance, le caractère insupportable, la cruauté de ces persécutions, la réaction du malade tarde souvent, longtemps parfois reste nulle ».

441

« Les délires passionnels, bien différents des précédents et situés sur un autre registre qu'eux, [...] doivent à l'état de *sthénie maniaque* qui les sous-tend, d'avoir été rapprochés par de Clérambault de cet état émotionnel chronique, où l'on a voulu définir la passion. C'est par leur seconde caractéristique, constante, *l'idée prévalente*,

qu'ils rentrent dans le cadre étymologique de la paranoïa et trouvent leur place dans notre étude des structures délirantes.

De Clérambault en distingue trois formes :

- le délire de revendication, que déjà Sérieux et Capgras avaient isolé du délire d'interprétation ;
- l'érotomanie ;
- le délire de jalousie ».

« Leur analyse montre en effet, à leur base — au lieu d'interprétations diffuses —, un événement initial porteur d'une charge émotionnelle disproportionnée.

À partir de cet événement, se développe un délire qui s'accroît certes et peut se nourrir d'interprétations, mais seulement dans l'angle ouvert par l'événement initial ».

« Ils sont soutenus — les éléments du délire — par un *état sthénique* éminemment propre au passage à l'acte.

Ce passage à l'acte, quand il s'est formulé, prend le caractère d'une impulsion obsédante, qui a cette particularité, qu'a montrée H. Claude, d'être à moitié *intégrée* à la personnalité sous la forme de l'idée prévalente ».

441

« L'acte soulage le sujet de la pression de l'idée parasite, ainsi, après des hésitations nombreuses, l'accomplissement de l'acte met fin au délire ».

« Tels se présentent ces quérulents véritablement infatigables ».

441-442

« A la limite de ces délires, se trouvent les assassins politiques, magnicides, qui luttent des années avec leur projet meurtrier avant de s'y résoudre. C'est encore le meurtrier de médecin à type de revendicateur hypocondriaque ».

442

« Néanmoins, la perturbation paranoïaque au sens étymologique se sent dans l'ordonnance même du délire ».

442

« Ceci a été admirablement mis en évidence par de Clérambault pour le second délire du groupe : l'érotomanie.

« Cette organisation idéique « paradoxale », qui traduit l'hypertrophie pathologique d'un état passionnel chronique, passe par trois phases : d'euphorie ; de dépit ; de rancune.

Elle repose sur un certain nombre de *postulats* : l'objet choisi étant presque toujours par quelque côté socialement supérieur au sujet, l'initiative vient de l'objet ; [...] l'objet est libre de réaliser cet amour [...] ; une sympathie universelle est attachée aux péripéties et aux succès de cet amour.

« Ces postulats se développent à l'épreuve des faits en conceptions sur la *conduite paradoxale de l'objet*, laquelle se trouve toujours expliquée ».

« Ces conceptions *primaires* organisent tout le délire ».

442-443

« Le groupe des psychoses paranoïaques se définit par son *intégrité intellectuelle* en dehors des perturbations structurales précises du délire ».

« L'évolution [...] est *chronique sans démence* ».

« Le délire est *irréductible* dans la structure paranoïaque et le délire d'interprétation et reparaitra [...] malgré les amendements, tout de surface et d'ailleurs le plus souvent à la base de dissimulation, qu'il peut présenter ».

« Il semble au contraire *soluble*, mais de la façon la plus redoutable, dans les délires passionnels, que l'acte criminel éteint et assouvit ».

« On voit l'importance d'un diagnostic exact Il sera fondé sur les signes positifs que nous avons décrits ».

« Les écrits sont des documents très précieux ».

443

« On recherchera selon une méthode stricte les phénomènes typiques de l'automatisme mental : écho des actes, de la pensée, de la lecture, phénomènes négatifs, etc. ».

445

« Le terme de constitution paranoïaque se justifie par la fixation précoce d'une structure. Cette fixation, qui apparaît cliniquement des années de la deuxième enfance à la puberté, peut se manifester au complet dès l'âge de sept ans — parfois ne se révéler qu'au-delà de la vingtième année ».

II. Le cas Aimée. Premiers écrits sur la paranoïa, 1932-1933

A. La thèse de Jacques Lacan : « De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité » (1932), *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité suivi de Premiers écrits sur la paranoïa*, Paris, Éditions du Seuil, 1975.

Thèse de doctorat présenté en 1932. Publiée pour la première fois aux Éditions du Seuil en 1975.

13-14

« En l'absence de tout déficit décelable par les épreuves de capacités (de mémoire, de motricité, de perception, d'orientation et de discours), et en l'absence de toute lésion organique seulement probable, il existe des troubles mentaux qui, rapportés, selon les doctrines, à l'« affectivité », au « jugement », à la « conduite », sont tous des troubles spécifiques de la synthèse psychique ».

14

« C'est pourquoi, sans une conception suffisante du jeu de cette synthèse, la psychose restera toujours une énigme : celle qu'ont exprimée successivement les mots folie, vésanie, paranoïa, délire partiel, discordance, schizophrénie. Cette synthèse, nous l'appelons personnalité, et nous tentons de définir objectivement les phénomènes qui lui sont propres, en nous fondant sur leur sens humain ».

« N'est-ce pas négliger la base biologique des phénomènes dits de la personnalité que de tenir compte d'une cohérence qui leur est propre et se définit par ces relations de compréhension, où s'exprime la commune mesure des conduites humaines ».

« Nous posons donc le problème des *rapports de la psychose avec la personnalité* ».

« Notre problème : c'est éminemment un problème d'*ordre de faits*, ou, pour mieux dire, un problème de *topique causale*. Pour l'aborder, nous avons choisi la psychose paranoïaque ».

15-16

« Dans l'étude des psychoses, [la méthode clinique] chaque jour semble apporter quelque corrélation *organique* nouvelle; qu'on y regarde de près : ces corrélations, que nous ne songeons pas à discuter, n'ont que une portée partielle, et ne prennent leur intérêt que du point de vue doctrinal qu'elles prétendent renforcer. Elles ne suffisent point pourtant à le construire. Que ceux qui accumulent ces matériaux ne se fassent pas illusion; les faits de notre science ne permettent pas d'échapper au souci de l'homme ».

21

« Rappelons que la dénomination du groupe [des psychoses paranoïaques] dérive du terme de *paranoïa*, employé d'abord en Allemagne ».

23

« C'est dans l'édition de 99 [du *Traité de Kraepelin*] qu'apparaît la définition, non modifiée jusqu'en 1915, qui limite la paranoïa « au développement insidieux, sous la dépendance de causes internes et selon une évolution continue, d'un système délirant durable et impossible à ébranler, et qui s'instaure avec une conservation complète de la clarté et de l'ordre dans la pensée, le vouloir et l'action ».

42-43

« Toute manifestation humaine, pour que nous la rapportions à la personnalité, devra donc impliquer :

1. un *développement biographique*, que nous définissons objectivement par une évolution typique et les *relations de compréhension* qui s'y lisent. — Il se traduit pour le sujet par les modes affectifs sous lesquels il vit son histoire (*Erlebnis*);
2. une *conception de soi-même*, que nous définissons objectivement par des attitudes vitales et le *progrès dialectique* qu'on y peut déceler. — Elle se traduit pour le sujet par les images plus ou moins « idéales » de lui-même qu'il amène à la conscience ;
3. une certaine *tension des relations sociales*, que nous définissons objectivement par l'autonomie pragmatique de la conduite et les *liens de participation éthique* qui s'y reconnaissent. — Elle se traduit pour le sujet par la valeur représentative dont il se sent affecté vis-à-vis d'autrui ».

43-44

« Mettons en relief que notre définition [de la personnalité] par un tel ensemble de fonctions ne se confond pas avec les définitions usitées dans diverses écoles de la psychologie scientifique. La nôtre ne se fonde en effet : ni sur le sentiment de la synthèse personnelle [...]; ni sur l'unité psychologique que donne la *conscience individuelle* [...]; ni sur l'extension des phénomènes de la *mémoire* ».

44-45

« La personnalité ainsi définie [...] n'est rien qu'une organisation de ces mécanismes, selon les divers modes de cohérence que nous venons de définir. Cette organisation donne son sens à ce qu'on peut appeler la *psychogénie* d'un symptôme.

Est *psychogénique* un symptôme — physique ou mental — dont les causes s'expriment en fonction des mécanismes complexes de la personnalité, dont la manifestation les reflète et dont le traitement peut en dépendre ».

55

« Les psychoses paranoïaques affectent toute la personnalité ».

56

« L'économie du pathologique semble ainsi calquée sur la structure normale ».

« Homologie du délire et de la personnalité ».

158-159

« Le délire qu'à présenté [Aimée], thèmes de persécution et thèmes de grandeur, s'y combinent étroitement. Les premiers s'expriment en idées de jalousie, de préjudice, en interprétations délirantes typiques. [...] Quant aux thèmes de grandeur, ils se traduisent en rêves d'évasion vers une vie meilleure, en intuitions vagues d'avoir à remplir une grande mission sociale, en idéalisme réformateur, enfin en une érotomanie systématisée sur un personnage royal ».

199

« Ce qui domine bien évidemment le tableau [d'Aimée], c'est le délire. Ce délire mérite le titre de *systématisé* dans toute l'acception que donnaient à ce terme les anciens auteurs. [...] Le délire frappe par l'organisation qui lie ses thèmes divers. L'étrangeté de sa genèse, l'absence apparente de tout fondement dans le choix de la victime ne lui décernent pas de traits particuliers. On les retrouvent au même degré dans les érotomanies pures.

Ce caractère, joint à l'ensemble des autres signes somatiques et mentaux, nous fait écarter d'emblée les diagnostics de démence organique, de confusion mentale. Nous ne retiendrons pas plus celui de démence paranoïde ».

200

« Dès lors, nous voici ramenés au large cadre défini par Claude sous le nom de psychoses paranoïaques. Notre cas rentre parfaitement dans ses limites générales par sa systématisation, son egocentrisme, son développement logique sur des prémisses fausses, la mise en œuvre tardive des moyens de défense ».

201

« Il s'adapte non moins parfaitement à la description kraepelinienne que nous avons prise pour critère. La « conservation de l'ordre dans les pensées, les actes et le vouloir » peut ici être affirmée dans les limites cliniques où nous la reconnaitrons valable. On trouve ici « la combinaison intime, nouée dans le plan ambivalent de l'affectivité », des thèmes de persécution et de grandeur. De ces thèmes, le délire nous montre à souhait toute la gamme, à l'exception des idées hypochondriaques. [...] Notre cas démontre les rapports cohérents des thèmes du délire avec l'affectivité du sujet ».

201

« Pour les mécanismes élémentaires, générateurs du délire, disons, [...] qu'illusions, interprétations, erreurs de la mémoire en forment le fonds, et qu'ils demeurent exactement dans le cadre de la description clinique de Kraepelin ».

« Paranoïa (*Verrücktheit*), voilà le diagnostic auquel nous nous arrêterions dès maintenant, si une objection ne nous paraissait pouvoir être soulevée du fait de l'évolution curable du délire dans notre cas ».

204

« Précisons par contre certains traits qui, par rapport à la description classique, font la particularité du délire de notre cas, [...] les menaces en sont centrées autour de l'enfant. Une note d'auto-accusation y intervient (l'enfant est menacé parce que sa mère a plus ou moins mérité d'être punie) ».

207

« Pour pénétrer le mécanisme de la psychose, nous analyserons d'abord un certain nombre de phénomènes dits primitifs ou élémentaires. Sous ce nom, en effet, selon un schéma fréquemment reçu en psychopathologie (nous l'avons vu au chap. 4 de la Première partie), on désigne des symptômes où s'exprimeraient primitivement les facteurs déterminants de la psychose et à partir desquels le délire se construirait selon des réactions affectives secondaires et des déductions par elles-mêmes rationnelles ».

208

« Ce qu'il importe de faire préciser au malade, tout en se gardant de rien lui suggérer, c'est non pas son système délirant, mais son état psychique dans la période qui a précédé l'élaboration du système. On peut alors constater l'importance des phénomènes que nous avons relevés au cours de notre observation dans la période antérieure au premier internement. [...] C'est avant tout un sentiment de transformation de l'ambiance morale. [...] Des sentiments d'*étrangeté* du milieu, de *déjà vu* et, très probablement, un sentiment de *devinement de la pensée*. [...] Il nous semble impossible, dans l'étude du mécanisme des interprétations qui viennent s'ajouter à ce tableau, de négliger ces phénomènes ».

209

« Nous reconnaissons que cette évolution en trois phases, que nous désignerions pour notre part par les titres de

phase aiguë, phase de méditation affective, phase d'organisation du délire ».

« *L'interprétation* se présente ici comme un trouble primitif de la perception qui ne diffère pas essentiellement des phénomènes pseudohallucinatoires dont nous avons relevé dès l'abord la présence épisodique dans notre cas. [...] Nous pensons à des mécanismes cliniquement plus contrôlables. Ils ne sont au reste pas univoques. Certaines interprétations nous paraissent relever de mécanismes physiologiques, parents de ceux du rêve. [...] Ici au contraire il y a perception du monde extérieur, mais elle présente une double altération qui la rapproche de la structure du rêve : elle nous paraît réfractée dans un état psychique intermédiaire au rêve et à l'état vigile. [...] C'est pourquoi nous proposons, provisoirement et faute de mieux [...] le terme d'*état oniroïde*. [...] Chez notre malade l'existence de ces états est manifeste ».

210-211

« La relation de ces états au rêve physiologique ne donne pas, remarquons-le dès maintenant, leur dernier mot. Les images du rêve ont en effet une *signification* dont nous ne pouvons plus nier depuis Freud la valeur révélatrice quant aux mécanismes psychogéniques. Jusqu'à plus ample informé, le contenu des interprétations n'est donc pas à nos yeux sans rapport avec ces mécanismes, et si notre théorie tend à dépouiller l'interprétation de son caractère *raisonnant*, elle n'en annule pas pour cela la portée *psychogénique*, elle la recule seulement sur des modifications atypiques, plus ou moins larvées, des *structures perceptives*. Des modifications correspondantes des *structures conceptuelles* se manifestent dans l'organisation générale du délire ».

211

« Précisons les caractères propres à *l'interprétation délirante*. Nous lui trouvons d'abord un caractère *d'électivité* très spéciale. Elle se produit à propos d'une conjoncture tout à fait particulière. Elle se présente en outre comme une expérience *saisissante*, comme une *illumination* spécifique, caractère que les anciens auteurs, dont aucune théorie psychologique ne voilait le regard, avaient en vue, quand ils désignaient ce symptôme du terme excellent de phénomène de « *signification personnelle* ». La parenté en est manifeste avec les sentiments d'*étrangeté* ineffable, de *déjà vu*, de *jamais vu*, de *fausse reconnaissance* ».

211-212

« A y regarder de près, on voit que le symptôme ne se manifeste pas à propos de perceptions quelconques, d'objets inanimés et sans signification affective par exemple, mais tout spécialement à propos de *relations de nature sociale*: relations avec la famille, les collègues, les voisins. [...] Le délire d'interprétation [...] est un délire du palier, de la rue, du forum ».

213

« Nous n'avons jamais constaté [...] de troubles amnésiques d'évocation si ce n'est ceux [...] qui portent électivement sur le moment d'introduction dans le délire des principaux persécuteurs ».

« Ces troubles consistent donc uniquement en une insuffisance de la remémoration, qui permet à une image-fantasme (évoquée elle-même par les associations d'une perception, d'un rêve ou d'un complexe délirant) de se transformer en image-souvenir. Certains cliniciens [...] avaient déjà entrevu l'importance de ces troubles dans la genèse du délire ».

216-217

« Nous croyons, par notre analyse, avoir mis en relief le véritable caractère des *phénomènes élémentaires* du délire chez notre malade. Nous pouvons les grouper sous quatre titres : *états oniroïdes* souvent colorés d'anxiété; — troubles « *d'incomplétude* » de la perception; — *interprétations proprement dites*; — *illusions de la mémoire*. Ces deux derniers groupes de phénomènes nous paraissent relever, comme le second, de mécanismes *psychasthéniques*, c'est-à-dire qu'ils se présentent comme des troubles de la perception et de la

remémoration, liés électivement aux rapports sociaux ».

« Cette conception est différente de la doctrine classique, qui voit dans l'interprétation une altération raisonnée, fondée sur des éléments constitutionnels de l'esprit. Nous croyons que notre analyse est sur celle-ci un réel progrès, ne fût-ce que pour comprendre les cas fréquents où ce prétendu facteur constitutionnel fait défaut de façon manifeste et où il est impossible de saisir, à l'origine du délire, le moindre fait de raisonnement ou d'induction délirante ».

219

« Les difficultés que nous avons eues à obtenir des faits précis sur l'enfance de la malade auprès de sa famille, suggèrent une remarque générale : nous pourrions dire que, sur l'enfance d'un sujet, les enregistreurs familiaux semblent subir les mêmes mécanismes de censure et de substitution que l'analyse freudienne nous a appris à connaître dans le psychisme du sujet lui-même. C'est que la pure observation des faits est chez eux troublée par la participation affective étroite qui les a mêlés à leur genèse même ».

232-233

« Tentons-nous au contraire d'attaquer activement l'énigme de cette sœur qui en est venue depuis plusieurs années à suppléer Aimée si complètement que l'opinion de sa petite ville admet qu'elle l'a supplantée—, alors nous nous heurtons à une réaction de dénégation (*Verneinung*), du plus pur type dont la psychanalyse nous ait appris à reconnaître les caractères et la valeur.

Cette réaction est marquée par sa violence affective, ses formules stéréotypées, son caractère d'opposition définitive. Elle est rédhitoire de tout libre examen et met régulièrement un terme à la suite des propos.

Nous devons y reconnaître l'aveu de ce qui est si rigoureusement nié, à savoir, dans le cas présent, du grief qu'Aimée impute à sa sœur de lui avoir ravi son enfant, grief où il est frappant de reconnaître le thème qui a systématisé le délire.

Or, c'est là que nous devons en venir, ce grief dans le délire a été écarté de la sœur avec une constance dont l'analyse va nous montrer la véritable portée ».

233

« Nous avons vu d'abord, sous l'influence méiopragique de la première grossesse survenue cinq ans après le mariage, éclore ces symptômes oniroïdes et interprétatifs, dont notre étude a mis en relief le caractère diffus et asystématique. C'est avec le trauma moral de l'enfant né mort, qu'apparaît chez Aimée la première systématisation du délire autour d'une personne, à qui sont imputées toutes les persécutions qu'elle subit. Cette sorte de cristallisation du délire s'est produite avec une soudaineté sur laquelle le témoignage spontané de la malade ne laisse pas de doute ».

234

« Il est hors de doute que la structure psychasthénique de la personnalité d'Aimée joue son rôle dans ce choix détourné de sa haine. Quand, pour la première fois, Aimée passe à une réaction de combat [...], elle n'y parvient en effet que par un biais ; elle substitue à l'objet qui s'offre directement à sa haine, un autre objet, qui a provoqué chez elle des réactions analogues par l'humiliation éprouvée et par le caractère secret du conflit, mais qui a l'avantage d'échapper à la portée de ses coups ».

244

« Il nous faut auparavant souligner les rapports que nous pensons avoir rendus évidents entre l'évolution du délire et certains *événements traumatiques* en relation avec un *conflit vital* du sujet. [...] Si les processus aigus que nous avons étudiés laissaient difficilement explicables la fixation et la systématisation des idées délirantes, la permanence au contraire du conflit, auquel se rapportent les événements traumatiques, rend d'autant mieux

compte de la permanence et de l'accroissement du délire que ses symptômes mêmes paraissent refléter la structure de ce conflit ».

247-248

« Pour une part importante, les phénomènes de la personnalité sont conscients et, comme phénomènes conscients, révèlent un caractère *intentionnel*. [...] Tout phénomène de conscience en effet a un *sens*, dans l'une des deux portées que la langue donne à ce terme : de signification et d'orientation. [...] Ce sens [...] n'est sans loi. [...] C'est le mérite de cette discipline nouvelle qu'est la psychanalyse, de nous avoir appris à connaître ces lois, à savoir celles qui définissent le rapport entre le sens subjectif d'un phénomène de conscience et le phénomène objectif auquel il répond ».

« Il ne s'agit ici que d'appliquer aux phénomènes de la psychose une méthode d'analyse, qui a donné ses preuves par ailleurs ».

250

[Sur la guérison d'Aimée] « De telles guérisons instantanées du délire ne s'observent que dans un seul type de cas, c'est éventuellement chez les délirants dits *passionnels* après l'accomplissement de leur hantise meurtrière. Le délirant, après le meurtre, éprouve dans ce cas un soulagement caractéristique, qui s'accompagne de la chute immédiate de tout l'appareil de la conviction délirante ».

« La malade a «réalisé» son châtement : elle a éprouvé la compagnie où elle est réduite de délinquants divers, par une brutale prise de contact avec leurs faits, leurs coutumes, leurs opinions et leurs exhibitions cyniques à son endroit; elle a pu constater le blâme et l'abandon de tous les siens; et de tous, à l'exception de ceux-là seuls dont le voisinage lui inspire une vive répulsion.

Ce qu'elle « réalise » encore, c'est qu'elle « *s'est frappée elle-même*, et paradoxalement c'est alors seulement qu'elle éprouve le soulagement affectif (pleurs) et la chute brusque du délire, qui caractérisent la satisfaction de la hantise passionnelle ».

250-251

« Notre fait [l'attentat contre Madame Z] resterait énigmatique, si un nombre énorme de faits objectifs n'imposaient dès maintenant à la science médicale l'existence et l'immense portée des mécanismes psychiques *d'autopunition*. Que ces mécanismes se traduisent en conduites complexes ou en réactions élémentaires, l'inconscience où le sujet reste de leur but donne toute sa valeur à leur portée, dirigée contre les tendances vitales essentielles de l'individu. [...] Ces mécanismes ont une genèse sociale, et c'est ce qu'exprime le terme *d'autopunition* par lequel on les désigne, ou celui de *sentiments de culpabilité* qui en représente l'attitude subjective ».

252

« Beaucoup des *interprétations* délirantes de la malade, nous l'avons marqué au passage, n'expriment rien d'autre que ses scrupules éthiques ».

253

« Quelle est en effet pour Aimée la valeur représentative de ses persécutrices? Femmes de lettres, actrices, femmes du monde, elles représentent l'image que se fait Aimée de la femme qui, à un degré quelconque, jouit de la liberté et du pouvoir sociaux. Mais là éclate l'identité imaginaire des thèmes de grandeur et des thèmes de persécution : ce type de femme, c'est exactement ce qu'elle-même rêve de devenir. La même image qui représente son idéal est aussi l'objet de sa haine.

Aimée frappe donc en sa victime son idéal extériorisé, comme la *passionnelle* frappe l'objet unique de sa haine et de son amour. Mais l'objet qu'atteint Aimée n'a qu'une valeur de pur symbole, et elle n'éprouve de son geste

aucun soulagement.

Cependant, par le même coup qui la rend coupable devant la loi, Aimée s'est frappée elle-même, et, quand elle le comprend, elle éprouve alors la satisfaction du désir accompli : le délire, devenu inutile, s'évanouit.

La nature de la guérison démontre, nous semble-t-il, la nature de la maladie.

Or ne nous apparaît-il pas qu'il y ait identité entre le mécanisme fondamental du délire et les traits saillants de la personnalité de la malade? ».

254

« Le déséquilibre primitif s'accroît ainsi toujours dans le même sens, et l'on comprend le passage de l'anomalie, traduite dans le caractère, à la psychose.

Si en effet troubles organiques et événements de l'histoire ne nous livrent que le déclenchement du processus morbide, la fixation et la structure de la psychose ne sont explicables qu'en fonction d'une anomalie psychique antérieure à ces instances. Cette anomalie nous avons tenté de la préciser sans parti pris. Or ce que nous a donné notre recherche, c'est, nous y insistons, un trouble qui n'a de sens qu'en fonction de la personnalité ou, si l'on préfère, un trouble *psychogénique* ».

258

« Cette conception d'une compensation entre les fixations *narcissiques* et les fixations *objectâles* apporta des lumières incontestables dans la compréhension de l'ensemble des psychoses ».

259-260

« La prévalence morbide des mécanismes d'autopunition s'accompagnera donc toujours de troubles décelables de la fonction sexuelle. La fixation sadique-anale, qu'ils représentent le plus souvent, explique leur corrélation avec des troubles *névrotiques obsessionnels* et des symptômes dits *psychasthéniques*. [...] Freud, dans ses travaux [...] a montré le rapport électif de cette période avec la genèse des *instincts sociaux* ».

261-262

« Freud, dans une analyse célèbre, a fait cette remarque que les différents thèmes du délire dans la paranoïa peuvent se déduire, d'une façon en quelque sorte grammaticale, des différentes dénégations opposables à l'aveu libidineux inconscient suivant :

Je l'aime, lui (l'objet d'amour homosexuel).

La première dénégation possible : *Je ne l'aime pas. Je le hais*, projetée secondairement en *Il me hait*, donne le thème de persécution. [...] La seconde dénégation possible : *Je ne l'aime pas. C'est elle* (l'objet de sexe opposé) que j'aime, projetée secondairement en *Elle m'aime*, donne le thème érotomaniaque. [...] La troisième dénégation possible : *Je ne l'aime pas. C'est elle qui l'aime*, donne, avec ou sans inversion projective, le thème de jalousie. [...] Une quatrième dénégation possible, c'est celle qui porte globalement sur toute la formule et qui dit : *Je ne l'aime pas. Je n'aime personne. Je n'aime que moi*. Elle expliquerait la genèse des thèmes de grandeur qui, dans le cas qu'analyse Freud, sont les thèmes de toute-puissance et d'énormité, propres à la paraphrénie. La régression dans le cas étudié par Freud va en effet à un stade tout à fait primitif du narcissisme. La distance évolutive, dit Freud, qui sépare la *pulsion homosexuelle*, cause du refoulement traumatique, du *point de fixation narcissique*, que révèle la régression accomplie, donne la mesure de la gravité de la psychose dans un cas donné ».

262

« Ces formules, détachées du cas où elles se rapportent, paraissent si générales qu'on peut n'y voir qu'un jeu de l'esprit. Néanmoins [...] elles expliquent de façon lumineuse la structure du délire ».

270-271

« Dans l'étiologie immédiate de la psychose, on trouve fréquemment un *processus organique fruste* [...] presque constamment une *transformation de la situation vitale* [...] très fréquemment un événement à valeur de *trauma affectif*. On décèle le plus souvent une relation manifeste entre l'événement critique ou traumatique et un *conflit vital* qui persiste depuis plusieurs années. Ce conflit, à forte *résonance éthique*, est le plus souvent lié aux relations *parentales* ou *fraternelles* du sujet. Souvent, c'est l'accumulation de ces facteurs qui semble déterminer l'éclosion de la psychose ».

271

« *Le début de la psychose est brutal*. Les premiers symptômes apparus représentent, tant en intensité qu'en discordance, les phénomènes *maximum* de l'évolution. [...] Ils sont en général suivis d'une *rémission apparente*, qui est une période *inquiétude* et de *méditation délirante*.

La période d'état apparaît avec la *systematisation* du délire ».

« Les « *phénomènes élémentaires* » de la psychose sont représentés essentiellement par des interprétations ».

272

« Bien que ces identifications [les *identifications systématiques* du délire] explicatives ou mnésiques, soient postérieures aux phénomènes dits primaires et à la période d'inquiétude qui les accompagne, elles ont souvent le rapport le plus direct au conflit et aux complexes réellement générateurs du délire ».

« *Une fois systématisé*, le délire mérite une étude attentive. Dans les cas que nous décrivons, il *signifie* en effet de façon très lisible et le *conflit affectif* inconscient qui l'engendre, et l'attitude d'*auto-punition* qu'y adopte le sujet ».

275

« L'évolution et le pronostic de la psychose comportent non la guérison, mais la *curabilité*.

Les *guérisons spontanées* sont en effet incontestables; elles surviennent principalement à la suite d'une résolution au moins partielle du conflit générateur, et dépendent aussi éventuellement de toutes les *conditions extérieures* de nature à atténuer ce conflit, changements de milieu principalement. [...] Mais une *condition interne* est la base première de ces guérisons : c'est la satisfaction de la *pulsion autopunitive* ».

276

« Nous avons montré dans quelle mesure la *réaction agressive* elle-même pouvait satisfaire indirectement le désir d'autopunition, et la guérison du délire s'ensuivre, comme chez les passionnés. Cette guérison *spontanée, soudaine et totale*, est sujette pourtant aux mêmes réserves de récurrence, d'ailleurs exceptionnelle, qu'on doit poser chez les passionnés eux-mêmes ».

277

« Des indications *prophylactiques* s'imposent tout d'abord. Elles doivent se tenir pour nos sujets à mi-chemin d'un trop grand isolement social qui favorise le renforcement de leurs *tendances narcissiques*, et de tentatives d'adaptation trop complètes, dont ils ne peuvent faire les frais affectifs et qui seront pour eux la source de *refoulements traumatiques* ».

279

« Quelles indications *thérapeutiques* peut-on poser avant et après la psychose? Assurément la *psychanalyse* nous semble venir au premier plan. Remarquons pourtant la prudence extrême des psychanalystes eux-mêmes, particulièrement au stade de *psychose confirmée*.

La technique psychanalytique convenable à ces cas n'est, de l'aveu des maîtres, pas encore mûre. C'est là le problème le plus actuel de la psychanalyse et il faut espérer qu'il trouvera sa solution ».

279-280

« Le problème en effet très épineux que la technique actuelle pose au psychanalyste est le suivant : il est de toute nécessité de corriger les tendances narcissiques du sujet par un *transfert* aussi prolongé que possible. Par ailleurs, le transfert sur l'analyste, en éveillant la pulsion homosexuelle, tend à produire chez ces sujets un *refoulement* où la doctrine elle-même nous montre le mécanisme majeur du déclenchement de la psychose. Ce fait peut mettre l'analyste dans une posture délicate. Le moins qui puisse survenir est l'abandon rapide du traitement par le patient. Mais, dans nos cas, la réaction agressive se porte très fréquemment contre le psychanalyste lui-même ».

282

« Nous avons relevé chez notre malade le rôle manifeste qu'ont joué dans la genèse du délire les relations avec sa sœur aînée. [...] Tout le délire d'Aimée, [...] peut au contraire se comprendre comme une transposition de plus en plus centrifuge d'une haine dont elle veut méconnaître l'objet direct. Guérie, elle dénie formellement toute culpabilité qui serait attribuée à cette sœur, malgré l'attitude pleinement inhumaine que celle-ci révèle alors à son égard. [...] Elle s'arrête devant sa sœur, parce qu'elle a été un instant le substitut de sa mère ».

284

« Mais il est un point qui nous semble capital et qu'aucun auteur n'a mis en relief, c'est la fréquence d'une *anomalie psychique, similaire* à celle du sujet, chez le parent du même sexe, qui a été souvent l'unique éducateur. [...] On est alors frappé par la fréquence des *délires à deux*, qui réunissent mère et fille, père et fils. Si l'on étudie attentivement ces cas, on s'apercevra que la doctrine classique de la contagion mentale ne les explique jamais ».

285

« La notion d'une transmission héréditaire [...] n'a nul besoin d'être invoquée. L'anamnèse montre toujours que l'influence du milieu s'est exercée de façon largement suffisante à expliquer la transmission du trouble. [...] Mais il n'est devenu possible de l'admettre que depuis que nous avons appris à connaître quel rôle primordial joue dans la psychogenèse [...] le milieu *parental* ».

290-291

[À propos de la psychiatrie] « Le meilleur de leurs arguments, à savoir que la maladie ne saurait donner aucune valeur spirituelle positive, repose tout entier sur une conception doctrinale de la *psychose-déficit*, dont nous avons commencé par démontrer le mal-fondé ».

293

« On peut dire que, contrairement aux rêves, qui doivent être *interprétés*, le délire est par lui-même une activité *interprétative* de l'inconscient. Et c'est là un sens tout nouveau qui s'offre au terme de délire d'interprétation ».

295-296

« Les recherches attentives qui nous ont montré d'une part l'imprécision logique du délire, d'autre part sa portée toujours significative d'une certaine réalité, nous ont été suggérées en effet par l'idée toute contraire de démontrer que la psychose représenterait un « processus », étranger à la personnalité. [...] L'étude des faits nous a mené, au moins pour une partie des psychoses paranoïaques, à des conclusions toutes contraires des leurs, à savoir que les conceptions délirantes ont toujours une certaine *valeur de réalité*, qui se comprend en relation avec le développement historique de la personnalité du sujet. Dès lors, le délire caractérisé, nous l'avons vu, par son *imprécision logique*, ne révèle-t-il pas des formes conceptuelles qui lui soient propres. Il nous semble qu'on peut les déterminer en partie dans notre cas. Nous avons déjà souligné dans l'analyse du délire le caractère de double, triple et multiple emploi qu'y présentent les persécuteurs dans leur rôle de symboliser un prototype réel.

Nous trouvons là l'indication d'un principe d'*identification itérative*, qui est un mode d'organisation « prélogique », d'une portée très générale dans les délires des psychoses ».

297-298

« Nous croyons donc avoir déterminé les traits les plus généraux d'une *structure conceptuelle* particulière qui s'étend aux psychoses paranoïaques et aux psychoses voisines. L'étude des variations de ces traits, selon chaque type de psychose, nous semble devoir fournir à des recherches futures un *critère de classification* beaucoup plus proche de la cause réelle des psychoses que les mécanismes tout contingents (interprétations, pseudo-hallucinations, etc.) sur lesquels on s'est fondé jusqu'ici.

Ces formes, qui imposent sa structure conceptuelle au système du délire, sont les mêmes qui, en dernière analyse, transforment la perception. Elles peuvent s'exprimer sous quatre principes :

1. *Clarté significative* des conceptions du délire;
2. *Imprécision logique* et spatio-temporelle de leur développement ;
3. *Valeur de réalité* de l'expression qu'elles donnent d'un complexe ou d'un conflit, méconnus par le sujet;
4. Organisation de ces conceptions par un principe prélogique d'*identification itérative* ».

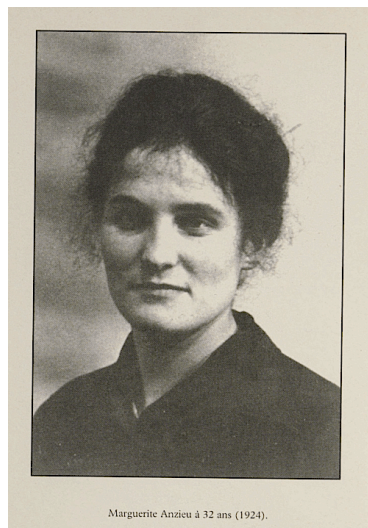
299

« Notre conception des mécanismes du délire peut faire comprendre ces faits : le danger plus grand, plus immédiat, plus dirigé aussi, que présentent les cas de quérulance, ressortit à ce que l'impulsion homicide et reçoit l'appoint énergétique de la conscience morale, de l'*idéal du moi*, qui approuve et justifie l'impulsion. Sans doute la forme sans masque sous laquelle la *hantise* criminelle apparaît ici dans la conscience, et l'*hypersthénie hypomaniaque* concomitante, sont-elles dues à cette situation affective, qui se présente comme l'*inverse* du complexe d'autopunition.

Dans les *psychoses autopunitives*, au contraire, qui, nous l'avons montré, se traduisent cliniquement par un délire d'interprétation, les énergies autopunitives du *surmoi* se dirigent contre les pulsions agressives issues de l'inconscient du sujet, et en *retardent*, en *atténuent*, en *détournent* l'exécution ».

302

[Sur la distinction entre les crimes du Moi et les crimes du Soi] « Pour nous, nous croyons pouvoir ajouter une précision tout à fait rigoureuse à la frontière elle-même qui délimite ces deux classes de crimes. Entre ces deux classes en effet notre étude permet de déterminer un type de crimes, les crimes des délires de *quérulance* et des délires d'*autopunition*, qui sont des *crimes du Sur-Moi*. On sait que cette fonction psychique, par sa genèse et sa fonction, se révèle intermédiaire entre le Moi et le Soi ».



Marguerite Anzieu à 32 ans (1924).

B. Premiers écrits sur la paranoïa, 1932-1933

« **Le problème du style et la conception psychiatrique des formes paranoïaques de l'expérience** » (1933), *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité suivi de Premiers écrits sur la paranoïa*, Paris, 1975, Éditions du Seuil, pp. 383-388.

Paru initialement dans le n°1 de la Revue le Minotaure, juin 1933. Ce texte fut repris dans Premiers écrits sur la paranoïa publié à la suite de la thèse Psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité, édité au Seuil en 1975.

383

« Entre tous les problèmes de la création artistique, celui du style requiert le plus impérieusement, et pour l'artiste lui-même, croyons-nous, une solution théorique.

Or, il nous paraît que le sens pris de nos jours par la recherche psychiatrique offre à ces problèmes des données nouvelles. [...] Nous avons montré le caractère très concret de ces données dans des analyses de détail portant sur des écrits de fous ».

385

« Certaines de ces formes de l'expérience vécue, dite morbide, se présentent comme particulièrement fécondes en modes d'expression symboliques ».

386-387

« Or, nous avons étudié méthodiquement les expressions symboliques de leur expérience que donnent ces sujets [paranoïaques]: ce sont d'une part les thèmes idéiques et les actes significatifs de leur délire, d'autre part les productions plastiques et poétiques dont ils sont très féconds.

Nous avons pu montrer : 1) La signification éminemment humaine de ces symboles, qui n'a d'analogue, quant aux thèmes délirants, que dans les créations mythiques du folklore [...] n'est souvent pas inégale à l'inspiration des artistes les plus grands [...]. 2) Nous avons caractérisé dans les symboles, une tendance fondamentale que nous avons désignée du terme d'« identification itérative de l'objet »: le délire se révèle en effet très fécond en fantasmes de répétition cyclique [...]. Ces intuitions sont manifestement parentes de processus très constants de la création poétique et paraissent l'une des conditions de la typification, créatrice du style. 3) Mais le point le plus remarquable que nous avons dégagé des symboles engendrés par la psychose, c'est que leur valeur de réalité n'est en rien diminuée par la genèse qui les exclut de la communauté mentale de la raison ».

387

« Tous ces traits propres à l'expérience vécue paranoïaque lui laisse une marge de communicabilité humaine, où elle a montré, sous d'autres civilisations, toute sa puissance. [...] Rousseau, chez qui le diagnostic de paranoïa typique peut être porté avec la plus grande certitude, doit à son expérience proprement morbide la fascination qu'il exerça sur son siècle par sa personne et par son style ».

« On peut concevoir l'expérience vécue paranoïaque et la conception du monde qu'elle engendre, comme une syntaxe originale [...] La connaissance de cette syntaxe nous semble une introduction indispensable à la compréhension des valeurs symboliques de l'art, et tout spécialement aux problèmes du style [...] non moins qu'aux paradoxes de sa genèse, — problèmes toujours insolubles à toute anthropologie qui ne sera pas libérée du réalisme naïf de l'objet ».

J. Lacan, « Motifs du crime paranoïaque : le crime des sœurs Papin » (1933), *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité suivi de Premiers écrits sur la paranoïa*, Paris, 1975, Éditions du Seuil, pp. 389-398.

Paru initialement dans le n° 3 de la revue le Minotaure, décembre 1933.

392

« Nous avons reconnu ainsi comme primordiale, tant dans les éléments que dans l'ensemble du délire et dans ses réactions, l'influence des relations sociales [...]; et nous avons admis comme explicative des faits de la psychose la notion dynamique des tensions sociales, dont l'état d'équilibre ou de rupture définit normalement dans l'individu la personnalité ».

392

« La pulsion agressive, qui se résout dans le meurtre, apparaît ainsi comme l'affection qui sert de base à la psychose. On peut la dire inconsciente. [...] Mais cette pulsion est empreinte en elle-même de relativité sociale : elle a toujours l'intentionnalité d'un crime, presque constamment celle d'une vengeance, souvent le sens d'une punition, c'est-à-dire d'une sanction issue des idéaux sociaux, parfois enfin elle s'identifie à l'acte achevé de la moralité, elle a la portée d'une expiation (auto-punition) ».

393

« Le contenu intellectuel du délire nous apparaît, nous l'avons dit, comme une superstructure à la fois justificative et négatrice de la pulsion criminelle. Nous le concevons donc comme soumis aux variations de cette pulsion, à la chute qui résulte par exemple de son assouvissement : dans le cas princeps du type particulier de paranoïa que nous avons décrit (*le cas Aimée*), le délire s'évanouit avec la réalisation des buts de l'acte. Nous ne nous étonnerons pas qu'il en ait été de même pendant les premiers mois qui ont suivi le crime des sœurs ».

394

« Les formes de *paranoïa* et les formes délirantes voisines restent unies par une communauté de structure. [...] Les formes de la psychose sont chez les deux sœurs sinon identiques, du moins étroitement corrélatives. On a entendu au cours des débats l'affirmation étonnante qu'il était impossible que deux êtres fussent frappés ensemble de la même folie, ou plutôt la révélassent simultanément. C'est une affirmation complètement fausses. Les *délires à deux* sont parmi les formes les plus anciennement reconnues des psychoses ».

Exposé générale de nos travaux scientifiques (1933), *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité suivi de Premiers écrits sur la paranoïa*, Paris, 1975, Éditions du Seuil, pp. 399-406.

399

« Le progrès de la science psychiatrique ne saurait selon nous se passer d'une étude approfondie des « structures mentales ».

« Nous avons été mené à ces vues par nos premières études sur les délires et tout spécialement sur les troubles du langage observés chez les délirants. Les travaux de nos devanciers sur ce sujet nous ont incité à porter les méthodes de la linguistique dans l'analyse des manifestations écrites du langage délirant ».

400

« Une telle recherche nous a convaincu de l'impossibilité de saisir aucun phénomène psychique positif qui surgirait sous une forme irréductiblement indépendante du fonctionnement du tout de la personnalité. Pour dire le terme, aucun phénomène psychique n'est purement automatique ».

« Nous avons montré que la psychose paranoïaque, telle qu'elle a été définie par les progrès de la nosologie classique, ne saurait se concevoir autrement que comme un mode réactionnel de la personnalité, c'est-à-dire hautement organisé, à de certaines organisations vitales qui ne peuvent se définir que par leur signification humaine elle-même très élevée, à savoir le plus souvent par un conflit de la conscience morale ».

III. Théorie sur la psychose de Jacques Lacan: 1936- 1950

Jacques Lacan, « Le crime paranoïaque » (1935), *Interventions de Lacan à la Société psychanalytique de Paris*, Texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Ornicar ? Revue du Champ Freudien, N°31, hiver 1984, Navarin, pp. 9-10.

9

« Tel était bien le cas dans le crime des sœurs Papin, qui avaient massacré leur patronne à propos d'une petite panne d'électricité. Cette coïncidence d'un événement objectif avec la tension pulsionnelle a une grande valeur ».

« Peut-on, dès lors, vraiment dire que la crise est incompréhensible ? Il l'est pour une idée conventionnelle que l'on s'en fait ».

« Il y a des cas où la réalisation du *kakon* est incompréhensible, d'autres où elle se comprend ».

10

« Mais nous pouvons donner une définition de la personnalité, et la société a le droit de nous demander compte de l'homogénéité de cette personnalité. Sans doctrine nous arrivons à l'expertise médicale telle qu'elle se pratique de nos jours : absolument arbitraire ».

Jacques Lacan, « Au-delà du "Principe de réalité" » (1936), *Écrits*, Paris, Éditions du Seuil, 1966, pp. 73-92.

77

« C'est ainsi qu'en assimilant le phénomène de l'hallucination à l'ordre sensoriel, la psychologie associationniste ne fait que reproduire la portée absolument mythique que la tradition philosophique conférait à ce phénomène dans la question d'école sur l'erreur des sens ».

Jacques Lacan, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique » (1936/1949), *Écrits*, Paris, Éditions du Seuil, 1966, pp. 93-100.

94

[Le sens de l'activité jubilatoire de l'enfant devant le miroir] « N'est pas moins révélateur d'un dynamisme libidinal, resté problématique jusqu'alors, que d'une structure ontologique du monde humain qui s'insère dans nos réflexions sur la connaissance paranoïaque ».

95

« L'image spéculaire semble être le seuil du monde visible, si nous nous fions à la disposition en miroir que

présente dans l'hallucination et dans le rêve l'*imago du corps propre*, q'il s'agisse de ses traits individuels, voire de ses infirmités ou de ses projections objectales, ou si nous remarquons le rôle de l'appareil du miroir dans les apparitions du *double* ».

96

« Nous avons nous-même montré dans la dialectique sociale qui structure comme paranoïaque la connaissance humaine, la raison qui la rend plus autonome que celle de l'animal du champ de forces du désir, mais aussi qui la détermine dans ce 'peu de réalité' qu'y dénonce l'insatisfaction surréaliste ».

98

« L'aliénation paranoïaque qui date du virage du *je* spéculaire en *je* social ».

99

« Ainsi se comprend cette inertie propre aux formations du *je* où l'on peut voir la définition plus extensive de la névrose : comme la captation du sujet par la situation donne la formule plus générale de la folie, de celle qui gît entre les murs des asiles, comme de celle qui assourdit la terre de son bruit et de sa fureur. Les souffrances de la névrose et de la psychose sont pour nous lécole des passions de l'âme ».

Jacques Lacan, "Les complexes familiaux dans la formation de l'individu" (1938), *Autres écrits*, Paris, Éditions du Seuil, 2001, pp. 23-84.

29-30

« Les complexes se sont démontrés comme jouant un rôle d'« organisateurs » dans le développement psychique ; ainsi dominant-ils les phénomènes qui, dans la conscience, semblent les mieux intégrés à la personnalité ; ainsi sont motivées dans l'inconscient non seulement des justifications passionnelles, mais d'objectivables rationalisations. La portée de la famille comme objet et circonstance psychique s'en est du même coup trouvée accrue. Ce progrès théorique nous a incité à donner du complexe une formule généralisée, qui permette d'y inclure les phénomènes conscients de structure semblable. Tels les sentiments où il faut voir des complexes émotionnels conscients, les sentiments familiaux spécialement étant souvent l'image inversée de complexes inconscients. Telles aussi les croyances délirantes, où le sujet affirme un complexe comme une réalité objective ; ce que nous montrerons particulièrement dans les psychoses familiales ».

32

« Très tôt pourtant, certaines sensations extéroceptives s'isolent sporadiquement en unités de perception. Ces éléments d'objets répondent, comme il est à prévoir, aux premiers intérêts affectifs. En témoignent la précocité et l'électivité des réactions de l'enfant à l'approche et au départ des personnes qui prennent soin de lui. Il faut pourtant mentionner à part, comme un fait de structure, la réaction d'intérêt que l'enfant manifeste devant le visage humain : elle est extrêmement précoce, s'observant dès les premiers jours et avant même que les coordinations motrices des yeux soient achevées. Ce fait ne peut être détaché du progrès par lequel le visage humain prendra toute sa valeur d'expression psychique. Cette valeur, pour être sociale, ne peut être tenue pour conventionnelle. La puissance réactivée, souvent sous un mode ineffable, que prend le masque humain dans les contenus mentaux des psychoses paraît témoigner de l'archaïsme de sa signification ».

44

« La réaction du patient au traumatisme dépend de son développement psychique. Surpris par l'intrus dans le désarroi du sevrage, il le réactive sans cesse à son spectacle : il fait alors une régression qui se révélera, selon les

destins du moi, comme psychose schizophrénique ou comme névrose hypocondriaque ; ou bien il réagit par la destruction imaginaire du monstre, qui donnera de même soit des impulsions perverses, soit une culpabilité obsessionnelle ».

45

« Les connexions de la paranoïa avec le complexe fraternel se manifestent par la fréquence des thèmes de filiation, d'usurpation, de spoliation, comme sa structure narcissique se révèle dans les thèmes plus paranoïdes de l'intrusion, de l'influence, du dédoublement, du double et de toutes les transmutations délirantes du corps. Ces connexions s'expliquent en ce que le groupe familial, réduit à la mère et à la fratrie, dessine un complexe psychique où la réalité tend à rester imaginaire ou tout au plus abstraite. La clinique montre qu'effectivement le groupe ainsi décompleté est très favorable à l'éclosion des psychoses et qu'on y trouve la plupart des cas de délires à deux ».

61-62

« Les complexes familiaux remplissent dans les psychoses une fonction formelle : thèmes familiaux qui prévalent dans les délires pour leur conformité avec l'arrêt que les psychoses constituent dans le moi et dans la réalité ; dans les névroses, les complexes remplissent une fonction causale : incidences et constellations familiales qui déterminent les symptômes et les structures, selon lesquels les névroses divisent, introvertissent ou invertissent la personnalité.

Il va de soi qu'en qualifiant de familiales la forme d'une psychose ou la source d'une névrose, nous entendons ce terme au sens strict de relation sociale que cette étude s'emploie à définir en même temps qu'à le justifier par sa fécondité objective : ainsi ce qui relève de la seule transmission biologique doit-il être désigné comme « héréditaire » et non pas comme « familial », au sens strict de ce terme, même s'il s'agit d'une affection psychique, et cela malgré l'usage courant dans le vocabulaire neurologique ».

62-63

[Les raisons sur l'étude de Lacan de la personnalité paranoïaque —Cas Aimée] « C'est dans un tel souci de l'objectivité psychologique que nous avons étudié les psychoses quand, parmi les premiers en France, nous nous sommes attaché à les comprendre dans leur rapport avec la personnalité : point de vue auquel nous amenait la notion, dès lors de plus en plus reconnue, que le tout du psychisme est intéressé par la lésion ou le déficit de quelque élément de ses appareils ou de ses fonctions. Cette notion, que démontraient les troubles psychiques causés par des lésions localisables, ne nous en paraissait que plus applicable aux productions mentales et aux réactions sociales des psychoses, à savoir à ces délires et à ces pulsions qui, pour être prétendus partiels, évoquaient pourtant par leur typicité la cohérence d'un moi archaïque, et dans leur discordance même devaient en trahir la loi interne.

Que l'on se rappelle seulement que ces affections répondent au cadre vulgaire de la folie et l'on concevra qu'il ne pouvait s'agir pour nous d'y définir une véritable personnalité, qui implique la communication de la pensée et la responsabilité de la conduite. Une psychose, certes, que nous avons isolée sous le nom de paranoïa d'autopunition, n'exclut pas l'existence d'une semblable personnalité, qui est constituée non seulement par les rapports du moi, mais du surmoi et de l'idéal du moi, mais le surmoi lui impose ses effets punitifs les plus extrêmes, et l'idéal du moi s'y affirme dans une objectivation ambiguë, propice aux projections réitérées ; d'avoir montré l'originalité de cette forme, en même temps que défini par sa position une frontière nosologique, est un résultat qui, pour limité qu'il soit, reste à l'acquis du point de vue qui dirigeait notre effort ».

63

« Le progrès de notre recherche devait nous faire reconnaître, dans les formes mentales que constituent les psychoses, la reconstitution de stades du moi, antérieurs à la personnalité ; si l'on caractérise en effet chacun de ces stades par le stade de l'objet qui lui est corrélatif, toute la genèse normale de l'objet dans la relation

spéculaire du sujet à l'autrui, ou comme appartenance subjective du corps morcelé, se retrouve, en une série de formes d'arrêt, dans les objets du délire ».

63

« La limite de la réalité de l'objet dans la psychose, le point de rebroussement de la sublimation nous paraît précisément donné par ce moment, qui marque pour nous l'aura de la réalisation œdipienne, à savoir cette érection de l'objet qui se produit, selon notre formule, dans la lumière de l'étonnement. C'est ce moment que reproduit cette phase, que nous tenons pour constante et désignons comme phase féconde du délire : phase où les objets, transformés par une étrangeté ineffable, se révèlent comme chocs, énigmes, significations ».

64

« A un degré de plus, le moi archaïque manifeste sa désagrégation dans le sentiment d'être épié, deviné, dévoilé, sentiment fondamental de la psychose hallucinatoire, et le double où il s'identifiait s'oppose au sujet, soit comme écho de la pensée et des actes dans les formes auditives verbales de l'hallucination, dont les contenus autodiffamateurs marquent l'affinité évolutive avec la répression morale, soit comme fantôme spéculaire du corps dans certaines formes d'hallucination visuelle, dont les réactions-suicides révèlent la cohérence archaïque avec le masochisme primordial. Enfin, c'est la structure foncièrement anthropomorphe et organomorphe de l'objet qui vient au jour dans la participation mégalomane, où le sujet, dans la paraphrénie, incorpore à son moi le monde, affirmant qu'il inclut le Tout, que son corps se compose des matières les plus précieuses, que sa vie et ses fonctions soutiennent l'ordre et l'existence de l'Univers.

Les complexes familiaux jouent dans le moi, à ces divers stades où l'arrête la psychose, un rôle remarquable, soit comme motifs des réactions du sujet, soit comme thèmes de son délire. On peut même ordonner sous ces deux registres l'intégration de ces complexes au moi selon la série régressive que nous venons d'établir pour les formes de l'objet dans les psychoses.

Les réactions morbides, dans les psychoses, sont provoquées par les objets familiaux en fonction décroissante de la réalité de ces objets au profit de leur portée imaginaire ».

65

« Pour le thème familial, sa portée expressive de la conscience délirante se montre fonction, dans la série des psychoses, d'une croissante identification du moi à un objet familial, aux dépens de la distance que le sujet maintient entre lui et sa conviction délirante : on le mesure, si l'on part de la contingence relative, dans le monde du revendicateur, des griefs qu'il allègue contre les siens — en passant par la portée de plus en plus existentielle que prennent les thèmes de spoliation, d'usurpation, de filiation, dans la conception qu'a de soi le paranoïaque — pour aboutir à ces identifications à quelque héritier arraché de son berceau, à l'épouse secrète de quelque prince, aux personnages mythiques de Père tout-puissant, de Victime filiale, de Mère universelle, de Vierge primordiale, où s'affirme le moi du paraphrénique ».

« Ainsi, selon que les réactions sont plus relatives aux fantasmes et que s'objective plus le thème du délire, le moi tend à se confondre avec l'expression du complexe et le complexe à s'exprimer dans l'intentionnalité du moi ».

67

« Pour nous, si nous avons voulu comprendre ces symptômes par une psychogenèse, nous sommes loin d'avoir pensé y réduire le déterminisme de la maladie. Bien au contraire, en démontrant dans la paranoïa que sa phase féconde comporte un état hyponoïque : confusionnel, onirique, ou crépusculaire, nous avons souligné la nécessité de quelque ressort organique pour la subduction mentale où le sujet s'initie au délire.

Ailleurs encore, nous avons indiqué que c'est dans quelque tare biologique de la libido qu'il fallait chercher la cause de cette stagnation de la sublimation où nous voyons l'essence de la psychose. C'est dire que nous croyons à un déterminisme endogène de la psychose. [...] Si quelque tare est décelable dans le psychisme avant la

psychose, c'est aux sources mêmes de la vitalité du sujet, au plus radical, mais aussi au plus secret de ses élans et de ses aversions, qu'on doit la pressentir, et nous croyons en reconnaître un signe singulier dans le déchirement ineffable que ces sujets accusent spontanément pour avoir marqué leurs premières effusions génitales à la puberté ».

68

« Si l'avortement de la réalité dans les psychoses tient en dernier ressort à une déficience biologique de la libido, il révèle aussi une dérivation de la sublimation où le rôle du complexe familial est corroboré par le concours de nombreux faits cliniques ».

[Sur l'importance des cas de *délire à deux* dans l'études des complexes dans la psychose —le cas des sœurs Papin] « Pour nous, c'est dans les délires à deux que nous croyons le mieux saisir les conditions psychologiques qui peuvent jouer un rôle déterminant dans la psychose ».

Jacques Lacan, "L'agressivité en psychanalyse" (1948), *Écrits*, Paris, Éditions du Seuil, 1966, pp. 101-124.

109

« Loin de l'attaquer de front, la maïeutique analytique adopte un détour qui revient en somme à induire dans le sujet une paranoïa dirigée. C'est bien en effet l'un des aspects de l'action analytique que d'opérer la projection de ce que Mélanie Klein appelle les *mauvais objets internes*, mécanisme paranoïaque certes, mais ici bien systématisé, filtré en quelque sorte et étanché à mesure ».

« La tendance agressive se révèle fondamentale dans une certaine série d'états significatifs de la personnalité, qui sont les psychoses paranoïdes et paranoïaques ».

« J'ai souligné dans mes travaux qu'on pouvait coordonner par leur sériation strictement parallèle la qualité de la réaction agressive qu'on peut attendre de telle forme de paranoïa avec l'étape de la genèse mentale représentée par le délire symptomatique de cette même forme. Relation qui apparaît encore plus profonde quand — je l'ai montré pour une forme curable : la paranoïa d'auto-punition — l'acte agressif résout la construction délirante ».

110

« Sans parler du *kakon* obscur à quoi le paranoïde réfère sa discordance de tout contact vital ».

111

« Ce que j'ai appelé connaissance paranoïaque se démontre alors répondre dans ses formes plus ou moins archaïques à certains moments critiques, scandant l'histoire de la genèse mentale de l'homme, et qui représentent chacun un stade de l'identification objectivante ».

114

« Cette structure paranoïaque du *moi* qui trouve son analogue dans les négations fondamentales, mises en valeur par Freud dans les trois délires de jalousie, d'érotomanie et d'interprétation. C'est le délire même de la belle âme misanthrope, rejetant sur le monde le désordre qui fait son être ».

Jacques Lacan, “Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie” (1950), *Écrits*, Paris, Éditions du Seuil, 1966, pp. 125-150.

142

« Deux formes extrêmes d’homicide paranoïaque, le cas « Aimée » et celui des sœurs Papin ».

144

[À propos de la narcose] « Les vaticinations qu’elle provoque, déroutantes pour l’enquêteur, sont dangereuses pour le sujet, qui, pour si peu qu’il participe d’une structure psychotique, peut y trouver le « moment fécond » d’un délire ».